

l'urèthre, dans les cas les plus rebelles, on voyait les cas d'urèthrite s'éterniser dans les salles.

A cette époque, nous avons vu des malades atteintes de cette affection, faire exceptionnellement, il est vrai, jusqu'à 100, 130 voire même 205 jours d'hôpital.

La moyenne du séjour n'était pas moins de 66 journées.

C'est que la guérison, à ce moment-là, ne pouvait être nettement indiquée que par la disparition absolue de toute sécrétion uréthrale et nous n'avions à notre disposition aucune substance capable de la tarir avec rapidité.

Pendant l'année 1870, j'avais appliqué avec le meilleur succès, au traitement des plaies de guerre, la solution d'acide picrique à *un pour cent*. J'avais fait des pansements qui m'avaient permis de faire voyager mes blessés, et de constater, à la fois, la double action anesthésique et cicatrisante de ce corps.

Étant donnée la difficulté que j'éprouvais à guérir promptement l'urèthrite chez les femmes de mon service, j'en vins, après avoir essayé un grand nombre de solutions les plus variées, et tous les autres moyens connus, toujours sans résultat, à employer l'acide picrique dans l'urèthrite, soit en lavage, soit à l'aide du long bourdonnet d'ouate imbibé de la solution et laissé en place pendant quelques instants.

Les résultats furent tantôt satisfaisants, tantôt aussi mauvais qu'avec les solutions diverses.

Je cherche la cause de ces alternatives de succès et d'insuccès, dans l'état anatomique de l'urèthre féminin dont les glandes inclinées de dehors en dedans, ont l'orifice tourné vers le sphincter de la vessie, ce qui me permit de reconnaître que tout lavage du canal, pour produire un effet utile, devait être dirigé de dedans en dehors, de la vessie vers l'extérieur.

Pour effectuer ce lavage dans le sens nécessaire (c'était en 1871), je tentai d'introduire dans la vessie la solution